

Nous n'en finirions point si nous devions énumérer tous les procédés employés pour la lecture élémentaire. Je ne sais si l'on pourrait encore inventer du nouveau.

En ce moment, trois méthodes (1) se disputent la suprématie en Belgique je dirai même deux, car l'une d'elles tend à disparaître de jour en jour, et cette méthode, c'est la vôtre, Messieurs. Ces trois méthodes sont basées sur trois différentes appellations des consonnes. Vous connaissez mieux que moi la méthode dite par épellation. Elle est bien bafouée en Belgique, cette vieille méthode de lecture. Ne fût-ce que par respect pour nos pères qui n'ont appris à lire que de cette manière; on ne devrait peut-être point la mépriser si à la légère.

La seconde méthode, qui est déjà ancienne en Belgique, est connue sous le nom de méthode phonique. Chaque consonne s'appuie sur l'e muet; on les prononce be, de, fe, le, me, etc.

La troisième méthode appelée méthode par émission des sons est celle de M. Braun. Il est vrai qu'on lui en a nié la paternité. Je ne m'arrête pas à ce détail; ce qui est vrai, c'est qu'elle était pratiquée en Allemagne longtemps avant l'arrivée de M. Braun en Belgique. Dans cette méthode on a essayé d'escamoter l'e muet que l'on place franchement après la consonne dans la méthode phonique. On y considère donc la consonne comme un son, que l'on peut prononcer séparément. Il est vrai que l'on peut à la rigueur prononcer séparément les consonnes f, j, l, m, n, r, s et z, mais essayer de prononcer les autres seules et l'e muet s'y glissera malgré vous.

On a dit que la méthode par épellation était un mensonge. Eh bien! je dis que les deux autres sont aussi des mensonges, moins forts peut-être, mais enfin ce sont des mensonges, car une consonne n'est pas un son. Placée devant une voyelle, la consonne la modifie. Seule, elle n'est rien qu'une disposition particulière des organes de la voix, une espèce de grimace. Je considère les trois méthodes comme étant irrationnelles la seule méthode rationnelle est celle qui consisterait à faire lire les syllabes sans décomposition; mais cette dernière méthode, bien que praticable, n'obtiendrait pas les mêmes résultats, mieux vaut encore décomposer en lettres, en appuyant la consonne sur une voyelle, mieux vaut commettre un léger mensonge, bien pardonnable en présence des résultats qu'il produit. Il est si vrai que la non-décomposition des syllabes est seule rationnelle que c'est la seule méthode employée pour apprendre à lire aux sourds muets; car vous savez sans doute que le mutisme n'étant qu'une conséquence de la surdité, on est parvenu à rendre la voix aux sourds muets. Eh bien, messieurs, on se garde bien de leur faire prononcer les consonnes seules. On leur apprend d'abord les voyelles, puis plaçant une consonne devant la voyelle on leur fait prononcer la voyelle avec la modification indiquée par la consonne. Et de faire les syllabes ba, la, da, ne sont autre chose que la lettre a prononcée de différentes manières.

Voilà, Messieurs un résumé très-succinct de mes idées sur nos méthodes de lecture. J'ai déjà eu occasion, de les développer en Belgique. J'ai failli y être lapidé. J'étais un renégat, un original au moins, que sais-je? J'ai persisté, parce que je crois être dans le vrai. J'ai quelques amis qui partagent mes idées, nous avons fait de la propagande et, ma foi, chose inouïe! je suis parvenu à rétablir dans la section préparatoire de l'école moyenne où je professais en dernier lieu la vieille méthode par épellation. J'ai eu bien à combattre, Messieurs, pour en arriver à ce résultat. Nous en étions à la période d'essai quand j'ai quitté la Belgique. Il est probable qu'en mon absence, on aura abandonné le projet, car notre méthode

de lecture a beaucoup d'ennemis en Belgique. Je la crois plus propre à faire acquérir l'orthographe d'usage, ce qui est un véritable fléau dans nos écoles: voilà pourquoi je voulais en faire l'essai. Si je vous conseille de ne pas l'abandonner à la légère, je ne saurais non plus vous blâmer d'essayer l'une des deux autres, qui probablement vous donneront moins de peine tout en vous conduisant plus vite au but. Je ne me prononce, Messieurs, ni pour l'une ni pour l'autre. Nous ne pouvons raisonnablement le faire avant de les avoir mises toutes trois en pratique et en avoir fait une comparaison consciencieuse.

J'en connais beaucoup plus long sur la comparaison de ces trois méthodes, mais je crains de vous fatiguer en la poussant trop loin. J'espère d'ailleurs vous revoir Messieurs, car mon plus grand désir serait, en ma qualité d'ancien instituteur, d'être admis à chacune de vos réunions. Ce ne serait certes point pour vous une bien grande acquisition, mais vous me rattacheriez par là à la grande cause que je n'ai jamais cessé de défendre: l'instruction à l'éducation du peuple.

HISTOIRE ET GEOGRAPHIE DU CANADA.

L'OUTAOUAIS.

J'eus, l'été dernier, la bonne fortune de remonter l'Outaouais jusqu'au lac Temis-camingue. Après y avoir passé trois semaines de vacances, j'en suis revenu toute enchanté. Enfin j'avais vu ces lacs immenses, ces cascades nombreuses, ces chutes retentissantes que forment les eaux de l'Outaouais. J'avais glissé en léger canot d'écorce, sur le lac Temis-camingue, à l'ombre de ces rochers gigantesques, taillés à pic, dont le front sourcilieux nous menace à une hauteur de quatre cents pieds. J'avais passé au milieu des verdoyants îlots que le lac des Allumettes étale avec grâce sur son sein, comme autant d'émeraudes; en un mot j'avais fait connaissance avec la plus belle rivière du Canada, car l'Outaouais n'incline l'azur de son front que devant notre fleuve Saint Laurent.

Depuis lors je li avec un singulier plaisir ce qu'on publie sur la *Grande-Rivière*: bien souvent j'y retrouve d'agréables souvenirs ou des renseignements qui avaient échappé à mes observations: quelques fois aussi, il faut l'avouer, j'y rencontre des choses vraiment étonnantes: ainsi de savants auteurs nous disent "l'Outaouais, comme on sait, prend sa source une cinquantaine de lieues plus au nord que le lac Nipissing"; un autre un peu mieux informé, affirme que c'est "à l'endroit connu sous le nom de *hauteur des terres*."

J'aurai peut-être occasion de revenir sur ce sujet—la source de l'Ottawa—si peu connu des écrivains, et si familier aux employés de la Compagnie de la Baie d'Hudson et autres voyageurs que j'ai rencontrés à Temis-camingue.

Aujourd'hui je ne veux relever que la manière étrange dont on écrit les noms des chutes de l'Outaouais. Ces longs sauts, ces cascades sont célèbres dans l'histoire des voyageurs: ils leur ont coûté bien des fatigues, bien souvent ils ont été le théâtre d'événements tragiques. Leurs noms méritent d'être conservés, tels qu'ils leur ont été imposés par nos dévoués missionnaires, nos intrépides traiteurs et coureurs de bois. Mais on est bien loin de respecter ces noms primitifs; on semble au contraire prendre à tâche de les défigurer et même de les faire oublier. En voici des exemples: sur la Matawan, à deux milles de son embouchure, il y a une chute que MacKen-

(1) Je les appelle méthodes pour me conformer à l'usage.